

8èmes ASSISES NATIONALES DE LA PROTECTION DE L'ENFANCE
Parcours en protection de l'enfance
PROTÉGER C'EST PRENDRE DES RISQUES
Comment mieux les assumer pour mieux agir ?

AVERTISSEMENT : ces verbatim sont rendus publics pour permettre au plus grand nombre de bénéficier de la richesse des débats des Assises, mais nous attirons votre attention sur le fait qu'il s'agit d'une restitution brute des propos prononcés non revue par leurs auteurs, et à replacer dans un contexte de prise de parole publique orale à un moment spécifique. Une synthèse des propos plus lisible est disponible dans le Bulletin de la protection de l'enfance d'octobre 2015 (www.lebpe.fr)

LUNDI 15 JUIN 2015 – SEANCE PLENIERE / INTRODUCTION ET TABLE RONDE 1

Karine Senghor :

Merci Didier, bonjour à tous. Avant de commencer notre première table ronde, nous avons demandé à Pierre Henri Tavoillot d'introduire cette première journée, prendre de la hauteur. Vous êtes philosophe, Président du collège de philosophie, vous êtes un spécialiste des questions de jeunesse, d'éducation et vous allez donc nous emmener avec vous sur l'énigme de l'enfance : pourquoi grandir ?

Introduction - Pourquoi grandir ? L'énigme de l'enfance.

Pierre-Henri Tavoillot, philosophe, maître de conférences à la Sorbonne, président du Collège de philosophie.

Merci d'abord de cette invitation, je salue également le grand courage de ce titre, effectivement protéger c'est prendre des risques, c'est un titre courageux, un titre intéressant, qui ne va pas dans le sens du poil de l'ère du temps, de ce point de vue là je trouve que comme aiguillon de la pensée c'est tout à fait passionnant. Ce que je voudrais vous proposer très simplement pour tenter d'ouvrir la réflexion et non pas du tout de la terminer, c'est de partir de la situation assez étrange que nous vivons d'un brouillage des âges. Le fait est alors que dans toutes les civilisations connues, les différentes étapes qui conduisent du berceau à la tombe étaient parfaitement identifiées avec des rites qui permettaient de passer d'une étape à l'autre, aujourd'hui on ne sait plus très bien ou on semble ne plus trop savoir où nous en sommes. Les enfants sortent de l'enfance de plus en plus tôt, les adolescents le restent de plus en plus tard et entrent dans l'âge adulte de plus en plus tard, certains disent qu'ils n'y rentrent jamais. Les adultes cherchent à rester jeunes très longtemps et les vieux, surtout ne dites pas qu'ils sont vieux, ne veulent pas être vieux et vieillir jamais donc les âges sont parfaitement brouillés. En même temps, soyons clairs, nous vivons les âges et nous continuons à les vivre.

Deuxième paradoxe : sur l'enfance. Nous disposons aujourd'hui, grâce aux sciences humaines et aux sciences dures, d'une connaissance du monde de l'enfance incroyablement élaborée qui couvre absolument tous les domaines : l'histoire, l'anthropologie, la psychologie, la médecine. Nous disposons d'un nombre de connaissances, sûrement jamais atteints dans toute l'histoire de l'humanité sur l'enfance mais sommes nous vraiment capables de répondre à cette question simple : qu'est-ce qu'un enfant ?

C'est ça le paradoxe, beaucoup plus de connaissances, beaucoup plus d'étapes de l'enfance, de la petite enfance à la petite moyenne enfance à la grande enfance, à la transition incertaine entre l'enfance et la jeunesse voir l'adolescence mais qu'est-ce qu'un enfant ?

Qu'est-ce qu'un enfant dans notre époque ? Très étrange de ne pas pouvoir se mettre d'accord finalement à cette question extrêmement simple. Alors pour essayer de prendre un peu de recul, on

peut faire appel en effet à la philosophie, alors attention ce n'est pas la philosophie des nuages mais la philosophie au sens où elle a toujours eu pour objet de parler de la manière dont on pouvait conduire sa vie, du berceau à la tombe, comment conduire sa vie ?

Donc par définitions selon quelles étapes ? Et de ce point de vue là c'est intéressant de regarder ce que les penseurs ont dit de l'enfance. On peut en première approximation, je serais évidemment très rapide et presque caricatural, opposer deux grandes conceptions de l'enfance dans l'histoire de la philosophie. Une conception ancienne et une conception moderne. Encore une fois, ce sont des idéaux-types plutôt que de vraies époques. Chez les penseurs antiques, la vie humaine était conçue, c'était un jeu de mots qui revenait fréquemment en grec, comme un arc, il y avait un sommet de la vie, c'est un jeu de mots en grec, « bios » la vie est un « bios », un arc. Donc il y a un sommet de l'existence, Aristote l'identifiait parfaitement, c'était 35 ans pour le corps, 49 ans environ pour l'esprit. Personnellement j'ai 50 ans donc je suis déjà passé du côté un peu descendant de l'affaire.

Donc dans cette perspective, puisque la vie a un sommet, tout ce qui précède ce sommet c'est du moins et de ce point de vue là l'enfance est caractérisée par deux idées forces. D'abord l'enfance c'est du moins par rapport à l'âge adulte, c'est du néant, c'est du moindre et c'était caractérisé par une image que les Grecs utilisaient, l'image de la table rase. Les petits enfants quand ils allaient à l'école en Grèce antique, ils n'écrivaient non pas sur du papier mais sur des tablettes de cire et ces tablettes de cire quand on voulait les effacer il suffisait de les chauffer et de passer une raclette, on effaçait ainsi, c'était la table rase. L'enfant c'est ça, c'est un moment un peu informe où il n'y a rien, c'est un mélange d'ailleurs dans la physique des grands philosophes antiques, un mélange d'eau et de feu, ça part un peu dans tous les sens, c'est très bouillant il y a plein d'énergie mais ça part dans tous les sens. Par la suite, le reste de la vie, le jeune sera chaud et sec, l'adulte sera froid et sec et le vieillard sera liquide et froid. Ce sont les quatre âges de la vie pour la physique des Grecs.

De ce point de vue là ça engageait toute une conception d'ailleurs médicale puisque quand un adulte buvait de l'eau de feu, de l'alcool, de l'eau de feu, il retombait en enfance, il ne savait plus ni marcher ni parler. Voilà les réflexions qui animent les penseurs de l'époque. Donc l'enfance est du moins. C'est quand on regarde de manière positive, de l'innocence, quand on regarde de manière négative du néant, et il faut donc le remplir.

Deuxième image qui apparaît, l'enfant est un monstre, c'est-à-dire c'est indiscipliné, c'est absolument incontrôlable, je cite Platon « de tous les animaux, c'est l'enfant qui est le plus difficile à manier, par l'excellence même de cette raison qu'il a en lui mais non encore discipliné c'est une bête rusée, astucieuse, la plus insolente de toutes, ainsi doit-on le lier par des multiples brides. » Voilà la première grande conception de l'enfance, elle est caractérisée par un le défaut, deux, l'excès. Voilà les deux caractéristiques de l'enfant le défaut et l'excès, conséquences éducatives, il faut lui bourrer le chou, c'est-à-dire le remplir pour lutter contre le défaut et il faut le discipliner pour lutter contre l'excès donc c'est le « tiens-toi droit » et c'est par ailleurs l'instruction massive. Voilà les deux caractéristiques de l'enfant, voilà la première conception de l'enfance chez les anciens.

Chez les modernes, les choses changent de manière très progressive, vous connaissez tous la magnifique histoire de l'enfance lancée par l'historien Philippe Ariès qui raconte, même si c'est très débattu par les autres historiens, comment progressivement l'enfance commence à être reconnue dans l'histoire, comment progressivement on considère que l'enfant n'est pas ni un excès ni un manque mais un être qui a une identité propre, une essence propre qu'il convient de comprendre. C'est l'enfant moderne, dont la phase la plus spectaculaire, c'est le moment où l'enfant devient un être susceptible d'être bon pour le service littéraire, c'est-à-dire qu'il devient un être dont on peut raconter l'histoire, il a une intériorité, une psychologie, Gavroche, Causette et quelques autres qui deviennent des enfants dont on peut parler parce qu'il y a une richesse intérieure, c'est la première fois et le grand inventeur de l'enfance bien sûr sera considéré comme étant Rousseau.

Mais dans cette conception moderne, de nouveau à un autre paradoxe apparaît : cet enfant qui devient un individu, on dirait aujourd'hui une personne. C'est une personne caractérisée par, à la fois l'égalité et la différence. L'enfant est un égal et un différent. Egal parce que tout simplement tous les hommes naissent libres et égaux en droits, et donc l'enfant, en un sens, est un égal mais de l'autre côté évidemment c'est un être différent qui vit dans un monde différent, le monde merveilleux de l'enfance.

Si on y réfléchit ces deux conceptions entre lesquelles nous hésitons constamment comme adulte. L'enfant est un être égal, l'enfant est un être différent, nous tétanise dans notre fonction éducative. Si c'est un égal, il n'y a pas à l'éduquer, il est comme nous. S'il est différent, on ne peut pas l'éduquer, il est totalement différent de nous. Dans les deux cas, d'une certaine façon, l'éducation devient impossible. Et si on essaye de synthétiser un peu les deux, on va dire attention on peut tenter effectivement cet enfant de l'émanciper, de le libérer et puis il faut aussi le protéger. Mais le bon timing entre cette émancipation, première fonction éducative et cette protection, deuxième fonction éducative, le bon timing, il est où ? Qui va nous dire si nous ne sommes pas en train de le libérer alors qu'il faudrait le protéger et de le protéger alors qu'il faudrait le libérer ? Où est le critère ? C'est le désarroi et nous manquons, de ce point de vue là, d'idées simples, d'idées claires et surtout d'idées communes pour travailler ensemble.

Alors qu'est-ce que peut nous dire un peu de philosophie dans cette matière ? Je voudrais essayer d'apporter des pistes, que vous avez certainement dans vos pratiques expérimentées, en posant deux questions très simples :

Qu'est-ce qu'un enfant ? On voit que l'on ne peut pas tellement répondre à cette question. Essayons de faire l'inverse, quel est le contraire d'un enfant ? Si on arrive à répondre à cette question, on arrivera peut-être à répondre à celle qu'est-ce qu'un enfant ? Le contraire d'un enfant, ce n'est pas un adulte parce qu'un enfant a vocation à devenir adulte, ce n'est pas un jeune, non le contraire d'un enfant c'est Peter Pan. Peter Pan qui commence comme ça, tous les enfants veulent grandir sauf un, Peter Pan. Quand vous lisez la pièce, certains d'entre vous l'ont certainement vu et non pas simplement la version un peu édulcorée et un peu gniangnian de Disney, Peter Pan ce n'est pas du tout joyeux. Peter Pan nous raconte l'histoire d'un enfant qui ne veut pas grandir. Il était, quand il est né, il n'y a pas eu de bras maternel pour l'accueillir, il croyait que les enfants étaient des oiseaux, qu'il pouvait voler, il s'est envolé il est allé rejoindre les fées dans le jardin de Kensington, un jour il a trouvé la porte fermé, il est parti. D'une certaine façon c'est quelque chose qui décrit une sorte de maladie mentale. Cet enfant, qui n'est pas rattaché par de l'affection et qui va effectivement péter les plombs, partir ailleurs, c'est en vérité une tragédie cette affaire. C'est un enfant qui ne veut pas grandir. Ce qui nous donne a contrario la définition de l'enfant. Qu'est-ce qu'un enfant ? C'est très simple. Un enfant c'est un être qui veut grandir, tout simplement. C'est un être qui veut grandir et du même coup ce qu'il faut protéger dans l'enfance, ce n'est pas l'enfance c'est cette volonté de grandir, cette volonté de devenir plus libre, plus grand, c'est ça l'objet de la protection de l'enfance. Effectivement on a tendance parfois à se perdre un peu, ma petite expérience de colonies de vacances ou de sorties scolaires, on l'a partagé tous, quand il faut plus d'accompagnants que d'enfants dans une sortie scolaire, quand vous n'avez pas le droit de faire un pique-nique parce que ça va rompre la chaîne du froid, un peu fâché tout ça, c'est-à-dire que cette hyper-protection qui va au contrario des missions éducatives. D'une certaine façon cette volonté de grandir de l'enfant on la nie par un carcan hyper-protecteur parce que l'on croit qu'il faut protéger l'enfance alors que l'enfance, que ça reste entre nous, il faut la tuer, alors pas trop vite, pas trop tôt, pas complètement, d'accord mais pour que l'enfant grandisse, pour que l'enfant devienne adulte il faut dépasser l'enfance pour prendre un terme plus correct. Donc de ce point de vue là, effectivement l'exemple de Peter Pan nous permet de dire que cet enfant c'est cette volonté de grandir qu'il s'agit de protéger, c'est cela qu'il faut préserver, c'est l'objectif et tout ce qui va a contrario de la volonté de grandir c'est cela qu'il faut tenter de dépasser. Attention ça n'empêche pas, petites formes de régression qui sont nécessaires, des petits coups de mous dans le grandissement, bien sûr, on ne peut pas être d'un dogmatisme absolu et booster constamment les enfants dans leur volonté de grandir mais ça c'est le bon sens pratique qui permet de le voir.

Deuxième question qui peut-être nous permettra de mieux aussi avoir les idées claires sur cette question de la protection. Qu'est-ce qu'un enfant ? On l'a vu, quel est le contraire d'un enfant ? Deuxième question, à qui appartiennent les enfants ? Alors là aussi dans le monde traditionnel, la réponse habituelle c'était au clan, quand on écoute notre hymne national c'est « allons enfants la patrie » et donc selon cette première réponse, c'est le groupe qui est propriétaire en quelque sorte des enfants et qui aurait le droit d'en user et d'en abuser alors il est clair que pour nous de l'époque

contemporaine, une vision un peu holiste de cette enfance va nous choquer et on va dire non, l'enfant n'appartient pas au groupe, n'appartient pas à la famille, à la nation, il appartient à lui-même. L'enfant doit s'épanouir. Oui mais inconvenient de cette seconde réponse, qu'est-ce qu'un enfant qui s'appartient à lui-même, si ce n'est un enfant abandonné ? Qu'il se débrouille, il s'appartient à lui-même. Entre ces deux réponses dont l'une nous choque et l'autre nous déçoit, comment répondre à cette question simple : à qui appartient un enfant ?

J'avancerais cette troisième réponse possible. L'enfant n'appartient ni au groupe ni à lui-même, il appartient à l'adulte qu'il sera plus tard. C'est peut-être là aussi une réponse simple et simpliste mais je pense qu'elle est assez opérationnelle en vérité parce que la tâche de l'éducateur, la tâche du protecteur, la tâche de l'accompagnateur social c'est en fait d'occuper la place de cet adulte que l'enfant sera plus tard, d'occuper cette place aussi bien que possible et attention ce n'est pas gagné, on fera inévitablement un nombre de conneries inimaginable, on sera forcément des mauvais parents, des mauvais profs, bien sûr ça c'est évident, mais on peut à partir de cela, de cette petite idée, de ce petit critère, se dire aussi, que cette place peut-être occupable et qu'elle peut guider l'action éducative, l'action de protection, l'action éventuellement d'assistance. C'est peut-être aussi ça qui permet de donner le bon tempo entre le moment où il faut libérer et le moment où il faut protéger, comme quand on est prof, vous savez il y a un grand conflit pédagogique entre ce que l'on appelle la pédagogie de l'humiliation et la pédagogie de l'encouragement. Les Français sont dans la pédagogie de l'humiliation « tu es nul, tu finiras éboueur ». Les pays nordiques sont dans la pédagogie de l'encouragement « ce petit gribouillis que tu viens de faire c'est formidable, c'est du Picasso, c'est merveilleux, c'est génial, c'est formidable ». Aucune de ces pédagogies en elle-même n'est valable. Le problème de l'éducateur c'est de savoir quand il faut l'utiliser, un petit coup de pied au cul, pardon, du point de vue pédagogique, à un certain moment, quand on estime que les gens sont assez armés, ça marche mais ça peut aussi ne pas marcher du tout et au contraire décourager. C'est là où l'on voit que l'éducation n'est pas une science, de ce point de vue là d'ailleurs, le pluriel des sciences de l'éducation nous en dit beaucoup, c'est comme pour les sciences politiques, il y en a tellement que ça prouve que la politique et c'est tant mieux, n'est pas une science. Il y a tellement de sciences de l'éducation, ça prouve et c'est tant mieux que l'éducation n'est pas une science. Et le zéro risque en fait voudrait nous convaincre que l'éducation est une science mais si l'éducation est une science, les enfants seraient des objets, ce ne seraient pas des enfants et ce ne seraient pas des êtres qui veulent grandir.

Donc voilà ma modeste contribution pour ces travaux. L'enfant c'est un être qui veut grandir. Et à qui appartient l'enfant ? A l'adulte qu'il sera plus tard et c'est notre tâche à nous d'être cet adulte, ça a un avantage et je terminerais par là c'est qu'en occupant cette place, on grandit soi-même. Je vous remercie.

Karine Senghor

Merci Monsieur Tavoillot, introduction très riche qui va nous permettre de rentrer dans le vif du sujet maintenant. Didier, tu vas nous présenter en quelques mots la première table ronde.

Didier Lesueur

Oui Karine, effectivement après cette mise en problématique, le premier sujet que l'on vous propose d'ouvrir c'est entrer directement dans le cœur de métier qui est votre cœur de métier autour de « Protéger qui ? Protéger quoi ? » Et pour nous éclairer, à la tribune nous avons Cédric et Léo qui sont administrateurs de la Fnadepape (Fédération nationale des associations départementales d'entraide des personnes accueillies en protection de l'enfance), Catherine Sellenet, sociologue, Patrick Ben Soussan, pédo psychiatre et Pierre-Henri Tavoillot qui va rester avec nous, philosophe. Ils vont répondre à nos questions et peut-être aux vôtres.

Table ronde 1 – PARCOURS : PROTÉGER QUI ? PROTÉGER QUOI ?

■ *Quels sont les principaux besoins des enfants pour se construire, en particulier lorsqu'ils sont fragilisés par leur histoire familiale ? De quoi souffrent-ils le plus souvent dans leurs parcours en protection de l'enfance ? En quoi leurs besoins et ceux des familles, peuvent-ils se heurter aux limites des pratiques (lourdeurs du dispositif, "parapluies sécuritaires", poids des normes, poids des représentations ? ...) ?*

REGARDS CROISÉS DE :

Léo et Cédric, administrateurs de la Fédération nationale des Adepape (Associations départementales d'entraide des personnes accueillies en protection de l'enfance) ; Patrick Ben Soussan, psychiatre, responsable du Département de psychologie clinique à l'Institut Paoli Calmettes (Marseille) ; Catherine Sellenet, sociologue, chercheur au Cren (Université de Nantes).

Karine Senghor :

Alors je crois que pour parler des ingrédients qui permettent de préserver cette volonté de grandir comme vous l'évoquez, le mieux pour en parler c'est de commencer par ceux qui sont concernés, je me tourne donc vers Léo et Cédric, on va commencer par vous Léo, vous avez participé à la recherche avec les pairs menés par Pierrine Robin, vous l'aviez présenté d'ailleurs l'année dernière aux assises à Lille dans un atelier, vous aviez présenté les principaux constats, aujourd'hui on a envie de vous interroger plus spécifiquement sur les points les moins positifs des parcours vécus par les enfants qui sont passés par l'aide sociale à l'enfance, les faiblesses, les manques, qu'est-ce que vous pouvez nous en dire ?

Léo :

Bonjour, c'est une lourde charge que de porter la parole des accueillis en protection de l'enfance donc je vais essayer de le faire de manière nuancée parce que les discours d'abord sont nuancés, on le sait mais il faut aussi le redire que les discours qui sont portés par les premiers concernés sont en général nuancés sur leur parcours. Et la recherche que l'on a menée depuis deux ans justement ne déroge pas à cette règle. Tous les jeunes interrogés dans le cadre de la recherche disent avoir été satisfaits d'avoir été accueillis à l'ASE. Pour autant tous mettent aussi en avant des difficultés particulières quant à la prise en charge, que l'aide sociale à l'enfance peut poser. Alors c'est très dur de dresser un panorama exhaustif de l'ensemble des manques que les personnes accueillies en protection de l'enfance identifient, précisément parce que ces manques dépendent évidemment des parcours. Par contre je vais essayer de mettre en évidence un certain nombre de tendance, de points de convergence et je m'arrêterais plus particulièrement sur deux d'entre eux. Le premier tout le monde le sait c'est la question de l'écoute avec des appréciations plus ou moins positives selon les parcours. Le sentiment que l'écoute dont ils ont bénéficié a été insuffisante est particulièrement présent chez les jeunes qui nous disent avoir cherché à éviter à tout prix le conflit lors de leur prise en charge, à grandir en quelque sorte sans s'opposer et on peut citer l'exemple dans cette recherche justement de Lisa, une jeune de 23 ans qui disait avoir eu l'impression durant sa prise en charge d'être reléguée au second plan et d'avoir été un acteur de second plan. Elle utilise en filant la

métaphore théâtrale qu'elle avait eu l'impression de faire partie du décor, des meubles, être transparente, ne pas exister dans le regard de l'autre, d'être accompagnée sans individualisation et d'être traitée avec inégalité. Au fond et ça vous l'avez malheureusement souvent entendu de n'être qu'un dossier parmi d'autres.

Alors ce manque d'écoute pendant la prise en charge donne l'impression de ne pouvoir compter sur personne et de ne compter pour personne. Et la sortie des dispositifs à 21 ans vient souvent confirmer de manière cruelle l'insuffisance d'écoute surtout quand il n'y a pas de nouvelles demandées par l'institution une fois la sortie arrivée.

Donc après ce tableau lumineux et réjouissant, j'aimerais quand même vous dire quelques mots sur les cas d'écoute jugée positive, non pas pour faire une synthèse molle en disant il y a du bon et du mauvais mais plutôt pour voir que dans ces cas positifs on a justement les ressorts de ce que peut être une écoute jugée positive par les premiers intéressés et là il y a deux éléments qui reviennent très souvent. Un premier élément autour des notions de réciprocité et d'empathie et ce qui est frappant dans les discours des accueillis en protection de l'enfance auprès desquels on a travaillé durant deux ans c'est qu'ils associent très largement l'écoute à l'empathie et à la notion de réciprocité et lorsqu'ils parlent des figures éducatives qui avaient jalonné leur parcours, on entendait des choses du genre « il me parlait de sa vie, je lui parlais de la mienne » et ça renvoie vraiment à l'idée de compter pour la personne qui vous accompagne, que ce soit le référent ASE, la famille d'accueil, l'éducateur.

Donc il me semble que le cœur du sujet c'est vraiment l'engagement du professionnel, il y aura un atelier sur la question demain. Donc dans les parcours, et je le dis avec mille gros guillemets dits « positifs », il y a un élément de convergence central sur la question de l'écoute qui est la reconnaissance d'un engagement éducatif qui a dépassé la simple dimension financière et professionnel de l'accompagnement. Cet engagement personnel de l'éducateur donne le sentiment au jeune de pouvoir compter sur, je cite un jeune que l'on a interrogé, Christopher, 16 ans « après je sais qu'il y aura les éducateurs qui même après m'aideront toujours, si j'ai un problème je sais que je peux les appeler ils m'aideront », le sentiment de compter sur et de compter pour également, il poursuit en disant « les qualités pour aider à mettre en confiance, déjà quand on arrive sur un groupe et que l'éducateur donne son numéro de téléphone au jeune, on voit qu'il fait confiance directement au jeune, même si je sais que ce n'est pas très bien de faire ça, un éducateur qui vient te parler un peu de sa vie, ça donne tout de suite l'impression de compter pour lui car en même temps s'il te raconte sa vie c'est que je compte un peu pour lui donc ça fait toujours plaisir ». C'est un exemple très simple en fait. Christopher l'a dit, qu'il perçoit dans le fait que l'éducateur va donner son numéro de téléphone et va dire quelque chose personnel très retenu sur sa vie, ça donne le sentiment d'exister à ses yeux. Ce qui est intéressant surtout c'est qu'il dit qu'il sait que ce n'est pas forcément recommandé, il perçoit le fait que ce n'est pas une pratique qui est forcément bien vue dans le secteur de la protection de l'enfance et pour moi ça s'est une vraie question, c'est-à-dire comment ses liens du quotidien peuvent être soumis parfois à la désapprobation générale alors qu'ils sont fondamentaux pour les jeunes concernés.

Donc pour autant il reste que cet engagement éducatif personnel donne aussi aux jeunes de s'engager en retour soit immédiatement soit de manière différée. Donc si l'écoute est liée à l'empathie et à la réciprocité, elle est liée aussi à la transparence avec des remarques du style « mon éduc me tenait au courant des démarches, elle ne faisait rien sans moi, elle était avec moi ». Ici l'écoute est liée à l'idée de faire avec la personne et ça nous rappelle surtout que l'écoute est un jeu à deux, que par conséquent dans un dialogue, pour qu'il y ait dialogue il faut qu'il y ait un véritable échange et pour qu'il puisse s'instaurer il faut qu'il y ait un partage de connaissances. Et rapidement je reprendrais les beaux mots d'Emilie Bottin qui disait « dialoguer ce serait accepter que l'aidé puisse aider l'aidant à aider » et de s'interroger dans la relation de contractualisation comment offrir à chacune des parties les moyens de pouvoir contracter à égalité. » Ce qui est quand même difficile quand on a un enfant accueilli à l'âge de 3 ans, et ça nous renvoie à de nombreux témoignages d'anciens accueillis qui disent que d'emblée ils avaient l'impression que le jeu était biaisé puisque généralement ils ne savaient pas pour combien de temps ils allaient être accueillis en protection de l'enfance. Le cas typique ce sont des jeunes qui vous disent « on m'a dit que j'en aurais pour 12 mois

et au final j'en ai pris pour 12 ans ». Donc ces témoignages doivent nous inviter à agir dans le sens de la transparence, notamment sur les raisons de l'accueil et sur la durée envisagée.

Karine Senghor :

Merci Léo.

Jean-Louis Sanchez :

J'aimerais que tu reprennes ta définition sur l'aide

Léo :

Je reprends mes notes car ce n'est pas de moi mais d'Emilie Bottin, sociologue de Bretagne, peut-être qu'elle est là, je ne sais pas. J'ai trouvé cette phrase très belle, elle disait qu'il fallait accepter que l'aidé puisse aider l'aidant à aider. Et je trouvais que c'était vraiment une très belle phrase.

Karine Senghor :

Merci Léo. Cédric, quand on a préparé, je vous présente en deux mots, vous êtes président de l'Adepape du Val de Marne qui est en construction actuellement, vous avez connu un parcours en protection de l'enfance, assez tardivement d'ailleurs, en établissement, en villages d'enfants, et je le précise, parce que quand on a préparé cette table ronde que l'on a échangé tous les deux, vous avez beaucoup insisté sur la vie quotidienne, en insistant sur des éléments qui pouvaient être très pesants, contre productifs dans votre éducation, dans votre parcours, est-ce que vous pouvez nous en parler ?

Cédric :

Oui tout à fait, je parlais pas mal de la question de la confiance. Alors c'est vrai que la confiance dépend du rapport que l'on a avec le jeune placé, sage, moins sage. Je n'ai pas toujours été sage donc la confiance je savais qu'on ne me la donnerait pas toujours mais vu que j'en étais conscient du coup je n'étais pas étonné mais de ce que j'ai pu voir aussi c'est qu'en termes de placement, la prise de risque est importante car le seul enjeu de cette prise de risque est la réussite de l'enfant tant socialement que financièrement. Mais on peut faire autrement car le projet pour l'enfant doit être travaillé en amont, ce qui n'est pas toujours l'impression que cela donne car bine des fois on a remarqué qu'il y avait toutes sortes d'hésitation pour la suite du projet de l'enfant. Donc le projet doit être travaillé en amont et éviter toute sorte d'hésitation dans le parcours justement de cet enfant et comme le disait si bien Monsieur Tavoillot, un enfant qui veut grandir. Accepter cette part de risque dès lors que l'on s'engage à élever un enfant, dans une gestion collective dans le projet pour l'enfant doit inclure un engagement collectif dans cette même gestion, des travailleurs sociaux, des élus aussi au niveau local, un risque entre guillemets mesuré, je pense, pour accompagner justement les travailleurs sociaux qui malheureusement n'ont pas les mains toujours libres et qui, je le sais, aimeraient en faire plus. Je disais l'année dernière que l'on comptait sur les éducateurs qui bien des fois avaient l'impression qu'on les pointait du doigt lorsqu'il y avait des manques, lorsque les jeunes sortaient de la protection de l'enfance avec une impression qu'ils ont mal été suivis, qu'ils ont été mal orientés. Je pense que des fois on pointe un peu trop du doigt les éducateurs, qui eux malheureusement quand ils agissent dans l'urgence ce n'est pas toujours de leur propre chef. J'ai vécu cette situation et c'es vrai que ça peut à un moment donné, agir dans l'urgence, créer des ruptures qui elles précipitent la sortie donc la fin du contrat jeune majeur, un jeune qui s'en va sans savoir où il va et sans moyen de volte-face parce que bien souvent lorsque l'on se dit j'ai peut-être fait une erreur, après avoir discuté avec ses amis, avec les personnes de confiance, on se dit que « je vais peut-être accepter un contrat jeune majeur, ça peut m'aider à me lancer au final, voir où je vais, avoir quelque chose de plus clair ». Et bien souvent les portes sont fermées, donc c'est une thématique que vous connaissez tous, le non-droit à l'erreur en protection de l'enfance, vous êtes obligé de réussir, moi ce n'était pas mon cas et je l'ai dit l'année dernière, Dieu merci je m'en suis sorti, comme quoi avec un peu de courage, et je pense que le courage dans la prise de risque est important. L'enfant veut grandir, il faut juste un peu avec courage, un peu d'ambition, un peu de

volonté, parce que, sur qui ça va retomber s'il fait une bêtise, s'il se passe quoique ce soit, qui sera concerné. Je pense que dès le départ, à l'entrée du jeune, qui est sensé évoluer, grandir comme tout autre enfant, on doit prendre des gages, on doit s'engager, prendre des initiatives et se dire que voilà ça c'est le contrat que l'on fait en s'engageant pour cet enfant, voilà où on veut le mener et ça ça nécessite forcément de prendre des risques.

Karine Senghor :

Alors Cédric, vous avez presque anticipé sur la question des risques, sur laquelle on vous attendait aussi mais je me permets juste de revenir un tout petit peu en arrière parce que dans notre discussion, vous aviez beaucoup insisté sur notamment la question des sorties. Vous disiez, au fond on me ramène toujours à ma condition d'enfant placé dans mon quotidien. Est-ce que vous pouvez nous reparler de ça parce que c'était intéressant de vous entendre, vous étiez assez sévère sur ces questions-là.

Cédric :

Sévère, oui parce que c'est simple, je pense que je n'apprends rien à personne ici lorsque le jeune veut aller par exemple en soirée, ça fait parti du développement de tout jeune adulte, de l'ado, pré-ado, rencontrer des gens, des gens qui par exemple les amis des amis, les parents de ces amis seront peut-être les personnes de confiance et dans la construction de l'enfant je pense que c'est important, et bien des fois on se dit mais je n'ai pas l'autorisation, il faut passer par l'éducateur qui va passer par le chef éducatif qui va passer par le directeur de la structure qui va passer par le juge, qui va passer par, et la soirée est passée ça fait deux semaines donc à un moment donné comment le jeune, bon encore moi je savais que c'était mort, je jouais à la playstation, ça allait plus vite, mais je veux dire simplement que dans le projet de l'enfant, dans sa construction, c'est important la sociabilisation. Quand, en tant que président de la nouvelle Adepape du Val de Marne, on n'a pas encore eu nos subventions, on n'a pas encore nos locaux mais ce que l'on sait faire au sein des Adepape, et ce depuis très longtemps, c'est l'accompagnement moral, c'est-à-dire d'être présent pour quelqu'un qui a simplement besoin de parler, et on constate bien souvent que ce sont des gens qui n'ont pas forcément eu la possibilité de le faire parce qu'ils n'ont pas eu des gens de confiance, parce que ce genre de choses n'ont pas été acceptées, on n'a pas pris le risque de le laisser découvrir la vie, on n'a pas pris le risque qu'il se trompe comme tous les enfants qui font des erreurs. On n'a pas pris le risque de l'autoriser à se tromper en sachant que tu fais une bêtise, c'est que derrière tu ne seras peut-être plus autorisé, mais voilà c'est cette part de risque à prendre. Comment dire aux parents de ces amis que l'on est placé sans que l'ami à qui on ne l'a jamais dit le sache ? QU'est-ce qu'il faut faire ? Il faut faire toute une gymnastique pour pas que son meilleur ami, confidant le sache, il faut un mot, c'est très compliqué. Je pense et ça c'est en projet je pense, ça fait parti de pas mal de réflexion de raccourcir tout ce temps pour que l'on puisse prendre la décision. Alors ce n'est pas toujours pareil, j'ai pu aller à des soirées sans que l'on remonte tous ces échelons mais je pense qu'à un moment donné il faut y aller, le risque est mesuré, vous connaissez le jeune, il fait des bêtises vous savez que vous pouvez lui dire non mais il sait pourquoi mais il ne faut pas être frileux et se dire je risque quelque chose, s'il lui arrive quelque chose c'est moi qui vais manger. Je pense qu'il faut aller au-delà de ça, c'était un petit peu la colère que j'avais parce que j'en ai vu, pas que moi, j'en ai vu et c'est assez dur, ça fait parti de la construction d'un enfant.

Karine Senghor :

Merci Cédric, je pense que c'était important que vous le précisiez. Alors je me tourne maintenant vers Patrick Ben Soussan, vous êtes pédopsychiatre, responsable du département de psychologie clinique à l'Institut Paoli Calmette à Marseille. Vous avez travaillé en maternité, en centre d'accueil maternel, vous avez suivi de nombreux jeunes et adolescents. Qu'est-ce que ça vous évoque les propos de Léo, Cédric ? Et quels sont au fond les ingrédients principaux, les fondamentaux pour bien grandir ?

Patrick Ben Soussan :

Bonjour, c'était quoi, une chanson de Gabin vers la fin de sa vie où il disait en gros « je sais que l'on ne sait jamais » et je crois assurément que répondre à ces questions-là c'est mettre en péril le fait même du questionnement. Qu'est-ce qu'il faut pour bien grandir ? Je n'en sais à proprement rien, on a tous sûrement des idées tout à fait établies, voire préconçues autour de cet élément mais quant à savoir ce qu'il faudrait vraiment pour qu'un enfant se développe le plus harmonieusement possible, on pourrait en dire des choses et je crois que déjà à l'instant on en a entendu beaucoup, on a entendu l'importance de, vous savez on pourrait imaginer que pour pouvoir grandir il faut, ça c'est une autre chanson « toi, toi mon toit », ça vous dit peut-être quelque chose c'est très lointain quand même, les années 80. Donc « toi, toi mon toit » c'est cette idée qu'il faut quand même un toit pour un enfant et c'est particulièrement important, c'est-à-dire un lieu où pouvoir exister, c'est la question du lieu et aujourd'hui on voit avec la question de la migration combien la question du lieu, pas simplement d'un lieu symbolique mais un lieu réel, un lieu où être, un lieu où grandir, c'est vraiment fondamental dans l'histoire de vie d'un sujet, et ce toit ça veut dire bien entendu un certain nombre d'éléments qui sont fondamentaux, c'est ce que l'on appelle peut-être de façon très rapide les besoins physiques, affectifs, psychologiques d'un enfant, un certain nombre de besoins qui font que l'enfant, pour grandir, doit mériter l'attention éveillée d'un autre auprès de lui et là on passe du toit au toi. C'est-à-dire que nous autres dans l'espèce humaine nous avons un besoin vital d'un autre pour exister, nous ne pouvons pas vivre si un autre n'est pas là pour nous aider à vivre depuis l'aube de notre vie, nous n'avons aucune autonomie au début de notre vie, nous avons besoin d'un autre pour nous donner à manger, pour nous aider à penser, pour nous parler, pour nous cajoler, pour nous caresser, pour nous apprendre le monde et nous apprendre la vie, nous avons un besoin immuable et vital d'un autre auprès de nous, ça c'est vraiment quelque chose qui est une caractéristique majeure de notre espèce, du coup vous voyez à la fois entre le toit, et le toi, on a déjà résolu un certain nombre de ces questionnements mais est-ce que cela suffit ? En fait quand on parle d'un toi on l'a dit à l'instant on parle aussi d'un autre, d'un interlocuteur. Interlocuteur, c'est-à-dire quelqu'un avec qui on va pouvoir parler, quelqu'un qui est en face de soi. Lévinas disait des choses autour de ça, l'envisagement, être face à l'autre, faire face à, c'est-à-dire en gros pas se carapater au premier problème, se confronter au réel et à la réalité de ce qui fait la rencontre avec l'autre. La rencontre avec l'autre est toujours problématique, l'autre par le simple fait qu'il est différent de nous, il nous pose problème. On aimerait bien s'en débarrasser, ça serait plus simple, ça serait le modèle de ce que l'on évoque ou qui se constitue sous le terme la violence fondamentale, il ne faut pas croire que nous sommes des béni-oui-oui, que nous sommes nés dans un monde merveilleux où tout va bien et vous savez le modèle romantique et nostalgique à la Rousseau, la vie est belle, le monde est beau et nous sommes aussi beaux que le monde que nous habitons, ça du côté de Marseille d'où je viens on dit « pipo ». En gros la vraie réalité c'est que le seul souhait et le seul désir c'est d'anéantir l'autre mais plus que de l'anéantir c'est de l'annihiler, de faire en sorte qu'il n'existe pas, on peut s'en passer, on n'a pas besoin de lui, on n'en veut pas auprès de nous. Dolto disait que ce qui importait c'était la « mêmeté de l'être », tous pareil, tous les mêmes. Les mêmes idées, les mêmes habits, les mêmes réseaux sociaux, les mêmes experts, tous les mêmes comme de gentils petits moutons. Notre désir premier c'est ça, tous pareils et dès que quelque chose ou quelqu'un vient là être différent, ça ne le fait pas, ça ne nous plaît pas. L'originalité ça va un moment mais pas trop. Donc vous voyez que dans la rencontre avec l'autre dont on a tellement besoin va s'instituer un certain nombre d'éléments qui sont totalement paradoxaux, un peu mais pas trop. Beaucoup de mêmes et pas trop de différences. Alors vous voyez quand on commence à parler de protection de l'enfance, on s'institue déjà d'emblée dans un monde terrible parce que les enfants, par essence, sont différents, totalement différents de nous qui avons été des enfants mais qui ne le sont plus. Nous avons grandi. Et en grandissant nous avons dû sûrement fonctionner dans un des besoins premiers fondamentaux de l'enfance, apprendre à renoncer, à renoncer à la toute puissance, à renoncer à la mégalomanie, à renoncer à tout tout de suite, nous avons fait ce qu'Hannah Arendt, Freud appelaient le travail de culture. Nous nous sommes calmés. Nous nous sommes socialisés. Nous avons pensé que l'intérêt collectif était une chose aussi importante pour notre intérêt personnel et pour le bien de tous. Il ne s'agit pas là d'un renoncement, il ne s'agit pas là d'une perte,

d'un creux, d'une négation mais au contraire d'une façon de s'élever, de sortir de cette espèce de fange très initiale qui constitue le désir-même de l'enfance, totalement nostalgique « je veux tout, tout de suite », et ce que je veux, ce que je veux maintenant, je dois l'avoir, c'est une nécessité pour moi, ça ne peut pas être autrement, c'est comme ça. Eh bien nous avons transformé cette nécessité-là, ce besoin en quelque chose de plus civilisé, de plus apaisé et de plus réfléchi. Nous avons appris à dire oui, c'est compliqué de dire oui. Les enfants disent non tout le temps, non à tout, la seule chose qui importe c'est leur parole et leur décision donc ce sont eux qui ont toujours raison, c'est le postulat initial de l'enfance. Au fur et à mesure, en grandissant, en se confrontant aux réalités, au monde qui nous entoure, nous avons appris à dire oui et cela ne va pas de soi. Voilà sûrement un des besoins fondamentaux de l'enfant dans son grandir. Je serais peut-être un petit peu plus paradoxal que Monsieur Tavoillot sur cette idée du grandir, sur cet engagement vers le grandir des enfants. Vous savez, tous les grands auteurs, de Saint-Exupéry qui disait « je suis de mon enfance comme on est d'un pays », jusqu'à Bobin qui disait lui-aussi « mon pays c'est l'enfance ». Tout le monde convoque l'enfance comme une figure structurante de ce que les adultes sont devenus, comme un enfant qui vit toujours à l'intérieur de nous et qui nous permet de continuer à être, à garder ce fond vivifiant. Heureusement que je suis resté encore un peu enfant, heureusement que cet enfant qui sommeille en moi se réveille de temps en temps pour venir me réveiller, mais dans le même temps cet enfant-là s'est totalement transformé au fur et à mesure de ces expériences de vie et on revient sur l'histoire de la sortie que l'on évoquait à l'instant. Qu'il est important de permettre aux enfants de faire des expériences de vie, d'accompagner leurs expériences de vie et de les laisser se confronter au réel des événements de leur vie sans être là toujours derrière eux. On l'a aussi évoqué à l'instant, l'hyperprotection, la sollicitude anxieuse des parents et des professionnels d'aujourd'hui, ça va, bien entendu les enfants ont besoin de faire leurs expériences. Je lisais un ouvrage qui reprenait la guerre des boutons, qui a un peu plus de cent ans, et cette assurance qu'aujourd'hui tous les enfants qui jouaient dans la guerre des boutons et qui étaient là dans ces histoires de bande seraient assurément placés quelque part, tellement il est inimaginable à l'empan de notre réalité culturelle et temporelle de pouvoir penser l'enfance en ces termes-là donc les besoins fondamentaux de l'enfance, on pourrait les décliner à longueur de temps mais je crois qu'on les résumerait de façon très rapide à cette assurance que le toit qui protège et le toi qui nous permet d'être dans la rencontre sont deux des éléments fondamentaux qu'il convient de préserver.

Karine Senghor :

Merci Monsieur Ben Soussan, on a pris de la hauteur là encore c'est vraiment très riche, merci. On va poursuivre sur la question des attentes et des besoins avec vous Catherine Sellenet, vous êtes sociologue, chercheuse au CREN à l'Université de Nantes, vous avez mené un grand nombre de recherches, en vous appuyant souvent sur des entretiens avec des enfants concernés. Vous avez notamment récemment réalisé une étude sur les tiers digne de confiance qui a d'ailleurs servi de base à une recommandation du défenseur des droits. Et là je crois vous entamez une recherche dans les Côtes-d'Armor d'ailleurs sur les familles d'accueil dans laquelle vous allez interroger une cinquantaine d'enfants accueillis dans ces familles mais aussi, c'est très intéressant les enfants des familles d'accueils pour justement confronter les points de vue. Compte tenu de cette riche expérience, qu'est-ce que vous pouvez nous dire sur les attentes, les besoins des jeunes suivis en protection de l'enfance.

Catherine Sellenet, sociologue, chercheur au Cren (Université de Nantes) :

Merci. Bonjour à tous, beaucoup de choses ont été dites déjà et sans doute à l'instar de ce que nous a proposé Monsieur Tavoillot il faudra un jour que l'on se penche davantage, non pas sur les différentes conceptions de l'enfance mais sur nos différentes conceptions des besoins des enfants. Et je crois qu'il faudra que l'on se dote probablement d'une lecture un peu commune parce que de quoi parlons-nous ? Est-ce que nous allons parler en effet des besoins primaires, des besoins affectifs, des besoins cognitifs ? La scolarité des enfants de l'aide sociale à l'enfance est un vrai problème, il faudra en parler un jour. Des besoins sociaux d'autonomisation et des besoins de valeurs aussi. De quoi ces enfants ont-ils besoin ? Ceci dit, faute de temps, je vais plutôt creuser le sillon qui a déjà été très

abordé par les intervenants précédents parce qu'en effet je pense et c'est ce que retraduisent ces enfants que le besoin premier, le besoin vital, c'est probablement de compter sur quelqu'un et d'être sûr que l'on compte aussi à ses yeux et c'est de cela dont parlent en effet les enfants que j'ai interrogé par des entretiens qualitatifs, ils sont en effet au nombre de cinquante du département 22 et ce que je peux peut-être retraduire un peu dans la ligne de ce qu'ont fait Léo et Cédric c'est quel est leur savoir d'expériences qu'ils peuvent nous transmettre pour que nous puissions peut-être les aider autrement. J'ai envie de dire que jusqu'à présent nous avons fait comme si les enfants, les jeunes c'était un groupe homogène. Or, visiblement non et je crois qu'il va falloir que nous distinguions les besoins des enfants en fonction de quatre groupes, la liste n'est certainement pas exhaustive mais en tous les cas elle va peut-être nous aider à penser.

Il y a un premier groupe que j'appellerais « les affiliés ». Ce sont ceux qui ont noué des liens d'attachement très forts à leurs familles ou à la famille d'accueil, et pourquoi pas ? J'ai envie de dire que ces enfants, dans ce sens-là, vont bien, ils savent sur qui s'appuyer, ils savent pour qui ils comptent, et le plus grand risque peut-être serait que nous ne respections pas ces attachements tout simplement parce que ces attachements ne seraient pas dans l'ère du temps ou dicté par les politiques, qui vous le savez, en protection de l'enfance, ont toujours été des effets de balanciers un peu. Tous les parents, ou pas du tout les parents, on est toujours dans cette oscillation et je crois qu'il faut que nous fassions attention à ces affiliations créés par les enfants et qui sont solides.

Le deuxième groupe je les ai appelé « les ancrés », parce que l'ancre est certainement plus facile à lever et à jeter d'un port à l'autre et ces enfants nous montrent qu'ils sont capables de vivre des attachements non conflictuels dans les deux familles. Et le risque serait peut-être du coup que nous voulions nous hiérarchiser ces liens d'attachement en pensant que les uns seraient peut-être meilleurs que les autres. Or ces enfants finalement nous montrent que les liens d'attachement peuvent être multiples, pluriels et que cette fameuse notion de « pluri parentalité » qui est jusqu'à présent un joli mot, peut peut-être exister en tous les cas pour certains d'entre eux.

Le troisième groupe et c'est là où c'est plus compliqué, je les ai appelé « les écartelés » parce qu'ils développent parfois des conflits d'attachement, des conflits d'appartenance, des conflits de loyauté, appelez ça comme vous voulez, mais en tous les cas, ils sont en effet écartelés entre deux familles, deux modèles d'identification possible et la question qui se pose pour nous, est-ce que cet écartèlement est dû à nos modes d'intervention ? En quoi les adultes peuvent-ils être responsables, même en parti, de cette construction d'enfants entre deux rives ? Je crois que c'est à cette question que nous devons répondre parce que parmi ces enfants il y en a qui ont des témoignages forts, et je vais vous citer le témoignage de Clément, 15 ans, qui a vécu quinze années de visites médiatisées. Sa conclusion est sans appel, voici ce qu'il dit : « c'est très dur d'avoir à la fois une relation avec sa vraie famille et avec sa famille d'accueil, on ne sait plus très bien sur quel pied danser. On voudrait prendre tous les avantages d'un côté, et tous les avantages de l'autre et le problème est que l'on ne peut pas prendre juste une partie, on est obligé de tout prendre et on ne sait jamais où on est. » Faute de pouvoir résoudre ce conflit d'appartenance, Clément a préféré le non-choix mais aussi le non-engagement, il traîne de rives en rives son impossibilité à s'attacher et ne trouve des points d'appui qu'en extériorité. Il cite des personnes ressources certes mais qui sont situés dans les trois territoires qui l'ont vu grandir mais seulement aux frontières. Il cite par exemple sa tante, les enfants de la famille d'accueil mais pas la famille d'accueil et il cite le psychologue qui l'a aidé depuis quinze ans, mais il ne se rapproche pas du centre. Et le bilan qu'il dresse est très négatif puisqu'il dit ceci « ce n'est pas devenu ma mère, pas vraiment non, c'est une étrangère. Quand on est petit on vous dit cette personne-là c'est ta maman alors on garde une certaine habitude mais on n'arrive pas à créer quelque chose en continu alors c'est sans doute au cas par cas, en fonction des parents plus facile ou plus compliqué de créer des liens. Moi j'avais une grande envie mais les petits bouts ne font pas une histoire. Je m'imaginais toujours quelque chose de mieux, je restais sur du rêve. » Il ajoute « les visites médiatisées c'est comme si on avait une annonce, une bande annonce mais jamais le film. » La question qui se pose, vous le voyez bien, pour nous est de savoir pourquoi n'avons-nous pas réussi à répondre aux besoins d'attachement de ce jeune. Est-ce que d'autres modes d'intervention auraient permis qu'il y ait une affiliation, qu'il y ait des liens plus solides et non pas des liens artificiels ? Bien sûr on reste la question ouverte, il n'est pas question d'y répondre.

Puis il y a un dernier groupe sur lequel je crois qu'il ne faut pas faire l'impasse, je les ai appelé « les apatrides ». C'est un groupe qui va très mal. En 1989, Boris Cyrulnik observe que l'absence d'affiliation a des conséquences très néfastes pour la construction identitaire de l'enfant. Il dit « l'enfant de personne c'est presque personne ». David, 16 ans est de ceux-là, je le cite « j'ai fait les foyers depuis mes cinq ans mais j'allais les samedis chez mes parents. J'ai fait six foyers en tout, après c'est le juge qui décide, puis une famille d'accueil pendant quelques années, avant un nouveau retour chez mes parents. Je n'ai pas l'impression que l'on m'écoute même si je dis ce que je pense. Le juge a dit que mes parents allaient mieux, qu'ils arrêtaient de se prendre la tête donc ils ont décidé de me remettre chez moi, et là tout est reparti en vrille et je suis venu ici. Mes parents se battaient, moi j'esquivais, je restais dans ma chambre mais parfois j'arrivais au mauvais moment, alors on ouvrait les portes avec mon frère pour que les gens entendent et viennent nous aider. Le problème maintenant c'est moi, j'en ai marre de la vie et de traîner d'un lieu à l'autre ». Dans ce témoignage, Maurice Berger, auteur de *L'échec de la protection de l'enfance* verrait certainement un ultime exemple de l'idéologie du lien. David se devait d'être l'enfant de cette famille, d'être loyal et de la rejoindre, les adultes en ont décidé ainsi. Mais quand on interroge David sur son avenir, la réponse est la suivante « mon avenir je le vois devant le monoprix à faire la manche, je galère, je ne dors pas bien, tous les jours je vais boire avec les SDF, je les aime bien, je suis en sécurité et puis ils fument tous, ça c'est bien et en même temps cela me fait peur d'être comme eux mais tous les jours ils m'arrangent et moi aussi, ils sont gentils, j'aime bien être avec eux, ils sont toujours au même endroit et cela me rassure ». Balloté d'un lieu à un autre, David est sans attache, les seuls qu'il a trouvés sont un bout de trottoir, un territoire de misère mais un même endroit, dit-il où retrouver d'autres oubliés. Je pense en effet que faire des expériences de vie est important pour un jeune mais jusqu'où ces expériences de vie. Et je suis tout à fait en accord avec ce qu'ont dit Léo et Cédric sur parfois une autonomisation trop rapide et trop précoce. Il ne faut pas oublier qu'en France par exemple, autonomisation des jeunes est aujourd'hui à 25 ans en moyenne, si bien pourquoi les sociologues ont inventé le terme d'adulcescence. Aux jeunes qui ont été comme David, ballotés on demande d'être autonome à 18 ans, la prise de risque et on le verra je crois dans certains ateliers, est peut-être de répondre autrement à cette autonomisation trop rapide.

Dans cette sphère des besoins affectifs, vous le voyez, les risques ne sont pas anodins et ne peuvent être généralisés d'un enfant à l'autre. Je pense que l'on doit affiner notre lecture du danger pour mieux cerner les incidences des décisions prises, les risques pour ces enfants sont connus en fait, du moins sur la sphère affective, soit celui de devenir étranger à leur propre famille et par-là même quand ils y retournent d'avoir le sentiment d'être un peu un martien sur une autre terre, soit celui de ne s'attacher à personne, d'errer d'attachement discontinu en attachement discontinu ou bien celui de vivre des attachements insécures voire désorganisés. Il y a peu de temps que la théorie des attachements en France est utilisée mais elle l'est aujourd'hui beaucoup et de plus en plus je crois par tous les professionnels de l'enfance. Donc je pense que sur ce registre-là nous pouvons mieux faire en effet.

Karine Senghor :

Merci Catherine. Jean-Louis tu voulais poser une question à Léo et Cédric avant de prendre les questions de la salle.

Jean-Louis Sanchez :

Oui d'abord répondre à une première question qui nous est arrivé de la salle, qui montre bien que l'on est souvent dans un climat de défiance. Pourquoi Léo et Cédric n'ont pas leur nom ? Tout simplement parce qu'ils n'ont pas voulu. Et pourquoi ils ne l'ont pas voulu ? Pour exprimer que leur témoignage n'avait rien de narcissique et qu'ils voulaient témoigner mais dans la plus grande discrétion, c'est grand. Et c'est parce que c'est grand que j'ai encore envie de leur poser une question peut-être plus directe. Vous vous en êtes sortis tous les deux. Est-ce que vous pouvez nous dire ce qui a vraiment contribué à vous aider à grandir et ce qui vous a au contraire, vraiment en synthèse, qui ne vous a pas facilité la tâche ?

Léo :

Vous ne me facilitez pas la tâche en me posant la question, je suis pris un peu au débotté mais je parlais de l'écoute tout à l'heure c'était central dans les témoignages que l'on a reçu et ça a été le cas dans mon parcours. L'écoute et avoir l'impression de pouvoir compter sur les personnes qui sont autour de vous. Et Catherine Sellenet parlait de la question des liens, moi c'est ce qui a beaucoup compté pour moi. J'ai eu la chance d'avoir une prise en charge précoce, enfin très tôt, j'ai tout le temps été dans la même famille d'accueil et une très grande stabilité, en fait je me suis rendu compte à 18 ans que c'était absolument hors norme mais mes éducateurs, j'ai eu la même personne pendant 20 ans, j'ai eu quasiment le même psy.

Jean-Louis Sanchez :

Cédric ?

Cédric :

C'est vrai que personnellement pour mon nom je n'ai pas voulu parce que je représente un mouvement qui est en plus dans la loi, les Adepape, la fédération des Adepape, on était là l'année dernière en clôture, on est là aujourd'hui en ouverture, je n'ai pas envie que l'on me dise voilà parce que ce sont les Adepape, j'aimerais qu'il y ait quelqu'un à ma place demain, peu importe où il soit, qu'il puisse témoigner de son propre parcours. Donc voilà à la base, mais j'ai aussi l'habitude de dire que je ne glisse pas entre les gouttes, je me mouille donc mon nom c'est Muzemba, je n'ai aucun problème avec ça, juste aujourd'hui il n'est pas écrit. Autre chose, simplement, de la sortie de mon placement à ce que je suis devenu aujourd'hui, je pense que c'est pas le biais de rencontres, de gens qui ont su me faire confiance et à qui j'ai su leur rendre mais aussi et je me répète ça souvent dans ma tête, j'ai appris quelque chose, un dicton qui dit « on a deux vies, la seconde commence quand on se rend compte que l'on en a qu'une seule ». Voilà c'est tout.

Didier Lesueur :

Je souhaiterais me tourner vers Marie-Agnès Féret et Martial Dardelin pour savoir s'il y a des questions que vous souhaiteriez retraduire de la part des participants pour les personnes autour de cette table ronde.

Martial Dardelin :

Oui peut-être déjà deux ou trois questions mais une proposition c'est parce que certains n'étant pas arrivé tout à fait à l'heure, c'était juste pour rappeler que les papiers peuvent circuler et nous arriver plus nombreux.

Pour les questions, peut-être trois petits points :

La question évidemment de Léo et Cédric à laquelle Jean-Louis a apporté la précision qui convenait. Elle est complétée d'une question très directe sur puisqu'un enfant a aussi besoin d'amour pour grandir, en avez-vous assez reçu suffisamment en protection de l'enfance ? Et une deuxième question qui est relative à celle de l'engagement des professionnels : que signifie actuellement pour les professionnels la question de l'engagement, de la responsabilité individuelle, éthique, déontologie mais plus globalement la question de l'engagement vient aussi interroger dans les questions les effets et les répercussions sur les changements nombreux d'accompagnement, voire sur les changements de lieux.

Puis une première question un peu globale qui fait écho à l'actualité radiophonique et les émissions sur la protection de l'enfance avec un sous-titre c'étaient les émissions récentes sur France culture qui disaient le remède est-il pire que le mal ? D'autres questions sont posées que l'on ne répercutera pas tout de suite parce qu'elles concernent très directement les ateliers de demain donc on les proposera aux animateurs des ateliers.

Léo :

Je ne sais pas si je vais répondre à la question parce que je la trouve quand même très personnelle mais en tous cas c'est certain, enfin je pense que évidemment il faut bénéficier d'amour. Mon sourire

donnerait une réponse mais bon je trouve que ce qui est très important et ça a été redit par Catherine Sellenet c'est la question des liens et je crois qu'une fois que l'on a dit ça on a dit une grosse partie du problème, je trouve que c'est une question essentielle, et Cédric parlait tout à l'heure des rencontres. Les rencontres que l'on fait mais ça vaut pour les personnes accueillies en protection de l'enfance, ça vaut pour toutes les personnes en général, elles sont déterminantes et peuvent orienter une trajectoire et je crois que c'est ça qui est surtout déterminant.

Cédric :

Alors c'est vrai que Léo et moi on se connaît depuis un peu plus de deux ans et demi maintenant, je pense que l'on s'aime beaucoup. Depuis la recherche par les pairs où on a découvert pas mal de personnes qui avaient eu le même vécu que nous. Et simplement notre engagement ne devait pas se limiter à une simple recherche. Notre engagement devait derrière apporter quelque chose à quelqu'un qui demain aurait pu en avoir besoin. Et du coup je pense que mon engagement au sein des Adepape et ainsi que Léo, à moins que je me trompe, est que l'on a reçu assez pour avoir envie d'en donner aujourd'hui. Donc voilà.

Karine Senghor :

Catherine, Patrick Ben Soussan, vous vouliez réagir par rapport aux trois questions ? Catherine je vous en prie.

Catherine Sellenet :

Oui très rapidement pour que tout le monde puisse un peu parler, d'abord distinguer d'abord les deux notions amour et attachement. Si on se réfère aux travaux de Bowlby on s'aperçoit que ce qui est un besoin vital c'est le besoin de s'attacher, c'est-à-dire un enfant ne pouvant pas vivre seul, il est obligé d'avoir des supports qui vont le sécuriser dans son grandissement. L'amour c'est encore quelque chose d'un peu plus complexe mais ça ne m'étonne pas que Léo et Cédric aient reçu beaucoup d'amour parce que dans les familles d'accueil comme dans les établissements ce n'est malgré tout pas forcément absent. Ce n'est pas parce que l'on est professionnel que cette dimension-là doit être totalement gommée. La question par contre de la continuité de ces attachements est à mon avis fondamentale parce que c'est vrai que tous les enfants qui ont le moins vécu de rupture évidemment sont ceux qui s'en sortent le mieux. Et le remède est-il pire que le mal ? J'ai envie de dire que si on regarde les études que j'ai faite par exemple en Loire-Atlantique sur l'état global de la santé des enfants placés en établissements et en famille d'accueil donc 1000 enfants, on s'aperçoit malgré tout que ceux qui ont été placés le plus précocement et donc le moins exposé sont aussi aujourd'hui ceux qui vont le mieux. Qu'il y est en effet ensuite des répercussions qui sont autre à gérer telles que la question des appartenances, des affiliations, des séparations, etc. c'est une donnée réelle mais néanmoins du point de vue de la santé physique et de la santé psychique les enfants vont néanmoins bien notamment sur la santé physique, ils vont aussi bien que la population globale d'un département donc ce n'est pas un échec de la protection de l'enfance sur quantité de registre. Je pense que j'emploierais plutôt la formule de Steinhauer qui parle de moindre mal dans une situation critique, quelle est en effet la solution la moins accablante que l'on puisse trouver à la fois pour les parents d'ailleurs et pour les enfants et c'est peut-être à sur cette question du moindre mal que par contre on peut chercher d'autres appuis y compris dans la famille élargie que nous ne faisons pas assez peut-être jusqu'à présent, je pense aux tiers dignes de confiance, aux oncles, aux tantes, aux grands-parents que peut-être là on ne va pas chercher du côté des ressources alors que ces ressources peuvent peut-être exister.

Patrick Ben Soussan :

Moi je vais faire très vite, je me souviens d'une parole de Dolto quand on l'interrogeait à la radio mais ce n'était pas exactement les mêmes radios c'était une radio beaucoup plus grand public, et on la questionnait sur ce qu'avaient besoins les enfants et en particulier cette question de l'amour et la chose qu'elle avançait mais de façon très péremptoire « trop peu n'en faut », c'est-à-dire que les enfants ont besoin et c'est Aldo Naouri qui a repris ça récemment, cette idée qu'en fait les parents

mais tout autant les professionnels de l'accueil, du soin, de la protection, ce qu'on leur demande, Naouri dit en gros il faut prendre sa casquette de taxi, monter dans la voiture et conduire l'enfant à bon port, c'est-à-dire tout simplement être celui qui permet le voyage, l'accompagnement, être auprès d'eux. Trop d'amour ça bouffe, ça donne un certain nombre des enfants d'aujourd'hui qui sont complètement hyper protégés, mon enfant, ma chair, etc. et dans le même temps ça donne cette version très homophobie aujourd'hui, cette démarche-là ou la pédophilie, on aime tellement les enfants, on est tous pris dans un amour des enfants, il faut tous les protéger, il faut s'occuper d'eux, il faut déterminer le cadre même de leur grandir, etc. Mais être enfant c'est un risque en soi, déjà et avant tout, et nous avons-nous autres professionnels, mais tout autant parents, à accompagner ces passages multiples de risques, à être là, résolument, charnellement, vivant, c'est peut-être ça la question de l'engagement, être là auprès d'eux, et ça c'est un petit peu compliqué et des fois on n'aime pas trop les choses compliquées.

Jean-Louis Sanchez :

J'ai la réputation de mettre un peu les pieds dans le plat mais c'est vrai qu'on leur offre tellement peu d'avenir aujourd'hui, incapable de prendre en charge les défis de l'avenir que je pense qu'ils ont sacrément besoin d'amour, et je pense qu'il ne faut pas mesurer l'amour. Je voudrais porter un témoignage qui m'a toujours beaucoup marqué, je ne connaissais pas du tout le ministre de la jeunesse du Québec, je l'appelle, je ne le connaissais pas, il me dit où vous êtes, je suis dans une cafétéria, puis-je vous rejoindre me dit-il ? Je ne le connaissais pas, il arrive, nous bavardons. Ce ministre avait été directeur de la protection judiciaire de l'enfance au Québec et à la fin de l'entretien nous étions plusieurs, il y a des témoins dans la salle, il me dit vous savez Monsieur Sanchez, on a beaucoup parlé des aspects cliniques de la protection de l'enfance mais le fin du fin, la seule question n'est-ce pas celle de l'amour ? Et moi je crois qu'aujourd'hui on a eu le mérite d'en parler de l'amour. Vous avez bien fait de relativiser, il faut faire attention, l'amour peut être aussi terriblement asphyxiant mais je crois vraiment que c'est vraiment une grande question que celle des liens, vous l'avez dit, et des liens qui ne doivent pas être mesurés, qui ne doivent pas être brimés parce que l'on a peur de tomber dans l'excès, je suis de ceux qui pensent que réellement nos enfants ont besoin de tendresse. Léo vous vouliez dire quelque chose là-dessus ?

Léo :

Oui, sur la question des liens, je rejoignais ce que disait Mme Sellenet sur le fait de ne pas les hiérarchiser en fait mais surtout pour répondre à pourquoi je n'avais pas mis mon nom, en fait dans l'enquête que l'on a faite il y avait beaucoup de jeunes qui disaient avoir eu l'impression et ça rejoint ce que vous disiez en introduction d'avoir été réduit parfois à l'état d'objet c'est-à-dire avec des déplacements de lieux d'accueil très fréquents et sans forcément aller leur demander leur avis, et je trouve que le terme même de placement ou d'enfants placés est juste terrible et qu'il faudrait plus du tout l'utiliser, je ne l'ai pas fait et ce serait un bon défi si personne ne l'utilisait dans les interventions pendant les deux jours, parce que je crois que ça influe forcément sur le regard que les personnes accueillies en protection de l'enfance portent sur elles-mêmes, et c'est le regard aussi que l'opinion publique a sur eux, et c'est aussi pour ça parfois que l'on n'a pas envie d'être juste réduit à ça, c'est-à-dire qu'effectivement j'ai été accueilli en protection de l'enfance mais pas que, donc voilà, il y a d'autres identités, d'autres choses, d'autres facettes dans une vie.

Karine Senghor :

Nous allons laisser le mot de la fin à Monsieur Tavoillot qui a introduit l'après midi, peut-être en forme de transition pour la deuxième table ronde qui sera consacrée à la question de la prise de risque. Tous ces constats sur les besoins, sur les attentes des jeunes, qu'est-ce que ça implique pour les professionnels, plus globalement pour les institutions et au-delà pour nous tous ?

Pierre-Henri Tavoillot :

Je souhaiterais conclure peut-être très temporairement sur finalement l'idée d'adultes autour de laquelle on tourne un peu avec cette idée que l'on a une politique de l'enfance, une politique de la

jeunesse, une politique de la vieillesse, une politique de la grande vieillesse, mais on n'a pas de politique de l'âge adulte, et finalement on voit bien pourquoi, parce que l'on sent que ce sont les adultes qui font la politique mais est-ce que ce n'est pas le cœur du problème ? La responsabilité c'est l'idée que l'axe de tout ce que l'on pourrait appeler politique des âges de la vie, du berceau à la tombe encore une fois, c'est produire des adultes et protéger des adultes, même quand ils ne sont pas encore tout à fait adultes, même quand ils semblent parfois ne plus l'être, ils sont toujours là et donc se mettre d'accord sur l'objectif, produire des adultes ça peut paraître un peu totalitaire, comme si on avait le moule à produire, ce n'est pas du tout de cela dont il s'agit. L'adulte dont il est question c'est un adulte très différent de ce qu'il a pu être par le passé, au cœur de cet adulte il y a sans doute une idée d'expérience, c'est-à-dire l'idée non pas on a tout vu tout fait, mais comme vous le disiez tout à l'heure, l'idée que l'on a suffisamment expérimenté pour faire face à ce que l'on n'a pas expérimenté, c'est-à-dire que l'on a connu en quelque sorte l'échec, la résistance du monde, première dimension de l'âge adulte, il faut rentrer là-dedans, même si c'est très difficile de transmettre l'expérience, sans doute même impossible, on ne peut pas transmettre l'expérience. L'expérience est une conquête personnelle.

Deuxième trait de l'adulte, la responsabilité, alors pas forcément la responsabilité de ces actes mais surtout là encore ce que Monsieur Ben Soussan disait, la responsabilité dont parle Lévinas, la responsabilité pour autrui, c'est-à-dire l'idée que je fais attention aux autres, je me décentre de mon égocentrisme dont nos existences, je fais le pari, on pourrait faire le sondage d'ailleurs, est-ce qu'il y a parmi vous des adultes dans la salle, que les adultes lèvent la main, il y en a quelques uns, levez la main, soyez courageux. Est-ce qu'il y a des jeunes ? Il y a plus de jeunes que d'adultes. Est-ce qu'il y a des vieux ? Il est courageux. Est-ce qu'il y a des enfants ? Voilà donc c'est le sentiment que dans notre existence même si on a du mal à s'accorder sur ce que les catégories signifient, il y a des gens qui ont compté pour nous, qui comme vous le disiez tout à l'heure, alors même que l'on n'était pas dignes de confiance, nous ont fait confiance. Et finalement il y a des moments dans sa vie où on se dit c'est mon tour de le faire, de faire confiance. Et c'est ce contre don en quelque sorte qui marque peut-être l'entrée dans l'âge adulte. Donc se mettre d'accord sur ce qu'est un adulte, sur ce que ça a de noble, sur ce que ça a de non totalement défini, voilà peut-être ce qui peut constituer un axe clair commun, puissant et même exaltant des politiques aujourd'hui dans un contexte de responsabilité collective. Voilà une très courte conclusion.

Karine Senghor :

Merci beaucoup.

Didier Lesueur :

Merci à chacun. Nous allons passer sur la deuxième table ronde et donc passer de la question des besoins pour parler rapidement à la question des pratiques, comment répondre à ses besoins et donc j'appelle à nous rejoindre Annie Lambert qui nous vient tout droit du Québec, Dominique Le Clerc, Xavier Pidoux et Christine Vander Borcht.

Alors vous avez entendu les points forts qui ont été évoqués dans la table ronde précédente, c'est bien sûr, j'ai relevé quelques mots tout à fait arbitrairement, la question de l'écoute, la question du dialogue, la question de la confiance, la question aussi du quotidien, c'est-à-dire comment le quotidien au fond peut renvoyer une réalité dont on ne souhaiterait pas qu'elle soit comme ça renvoyée chaque jour au détour d'une rencontre et qui est de l'ordre de l'intime. La question de la volonté de grandir, d'un devenir possible, la question du lieu, la question de la rencontre, la question aussi de compter, compter pour quelqu'un, compter aux yeux de quelqu'un, la question de l'attachement. Alors à partir de là ce sont évidemment des pierres qui sont mises dans le jardin des pratiques, c'est-à-dire comment nos pratiques peuvent prendre en compte l'ensemble de ces besoins qui sont parfois contradictoires d'ailleurs. On a vu que pouvait poindre si on avait plus de temps dans la table ronde, on aurait eu matière à dialoguer entre certains qui n'étaient pas tout à fait sur les mêmes positions. Mais au fond qu'est-ce que l'on peut faire de tous ces besoins et on n'a pas été exhaustifs et comment est-ce que l'on peut intégrer cette dimension de prise de risque dans les pratiques ?

